

COLONISATION AGRAIRE, ESPACES PASTORAUX ET
DEGRADATION DES MILIEUX DANS LES HAUTES TERRES
DE L'OUEST CAMEROUN

* * *

Serge MORIN *

- RESUME

Les Hautes Terres de l'Ouest Cameroun, malgré leur richesse en héritages morpho-climatiques et de forts pentes, affichent une bonne stabilité face aux processus morphogéniques actuels. Cependant des dégradations et des reprises d'érosion, ponctuelles au départ, commencent à prendre de l'ampleur en relation avec une colonisation agraire débridée. Des départs de sols catastrophiques, des glissements de terrains, des lavaka, affectent certains secteurs du plateau. Cette érosion anthropique n'est pas liée directement à l'accroissement démographique, mais à des problèmes fonciers et sociaux, au défaut d'une vraie révolution agricole, et à l'accroissement du travail féminin. Le traitement de l'érosion est donc ici avant tout social.

- ABSTRACT

Despite steep slopes and plenty of morpho-climatic inheritages, West Cameroonian highlands, confronted to morphogenetic processes, experiment fair landscape stability. But in some places some dégradations and érosion renewal take place, as lavaka, disastrous soil loss and slumping. These anthropic erosion processes do not directly proceed of heavy demographic pressure, but are resulting from social and land property problems, lack of agricultural revolution and increasing job asked to already overworked women. Fight against erosion must began by social action.

* - Département de Géographie et Aménagement Université de Pau et des Pays de l'Adour
et CRISSA; URA 911 CNRS

- INTRODUCTION

Citadelle morphologique et humaine, les Hautes Terres de l'Ouest Cameroun, s'étagent entre 900 et 3100 m de part et d'autre d'une dorsale volcanique, et jaillissent brutalement au-dessus de la sylvie équatoriale et des savanes environnantes. Malgré une topographie cloisonnée et des pentes souvent fortes, elles ne sont pas confrontées à une érosion très active comme ce fut le cas dans un passé plus ou moins récent.

Ces milieux très anciennement anthropisés sont réputés pour la modération, la salubrité de leur climat et leurs potentialités agricoles. Cependant, depuis quelques années ils subissent des agressions et dégradations ponctuelles qui risquent à moyen terme de remettre en question les privilèges de la région.

Manque de terres cultivables pour répondre à l'excessive pression démographique d'une vieille humanité autochtone, usure des sols et destruction des systèmes agraires, concurrence pasteurs-agriculteurs, urbanisation ou simples effets des aléas climatiques, les reprises d'érosions qui se multiplient semblent d'abord accompagner une colonisation agraire effrénée des terres périphériques ou marginales.

I - LA COLONISATION AGRAIRE: DE LA TRADITION A LA FRENESIE

1) La tradition

Au moins depuis le néolithique, les hommes occupent les hauts-plateaux de l'ouest Cameroun d'une manière continue. Des groupes sociaux attirés par la salubrité, la sécurité et les possibilités agricoles et pastorales de la région, y ont façonné de véritables Pays, organisés autour de chefferies ou royaumes exploitant les avantages de la topographie. Activités agro-pastorales, commerce à longue distance et organisation socio-politique afférentes, ont peu à peu élaboré des paysages souvent bocagers comme s'individualisaient des caractères sociaux, linguistiques, et économiques au fur et à mesure que progressait l'occupation de l'espace par une humanité entreprenante très ouverte aux échanges.

Toutes les chefferies conservent la mémoire de leurs fondateurs, chasseur, ou couple, qui découvrirent des terres riches, ombragées et bien pourvues en eau, aux marges du territoire d'origine. La colonisation des terres externes au finage villageois a toujours joué comme un système de régulation sociale et démographique à l'instar de l'esclavage domestique. Héritiers non pourvus, cadets et exclus sociaux, partaient fonder une nouvelle chefferie, l'espace n'étant pas fini, lorsque les terres manquaient ou lorsque le système social était menacé, la colonisation agraire agissait comme une soupape de sureté.

L'administration coloniale inquiète des fortes densités des population, encouragea également les migrations vers les basses terres forestières et favorisa l'installation des Bamiléka, déjà à l'étroit sur leurs plateaux, en pays Bamoun afin de fournir la main d'oeuvre nécessaire aux plantations d'Arabica.

Passés les troubles de l'Indépendance, un mouvement de reconquête des terres abandonnées pour des raisons de sécurité s'est amorcé à partir des regroupements autoritaires du temps des maquis, particulièrement dans les chefferies des escarpes méridionales et

orientales du Bamiléké (Tchawa, 1991). De leur côté, les "élites extérieures", fonctionnaires ou hommes d'affaires installés dans les villes, s'efforcent d'obtenir des parcelles au village, le lien restant très fort entre ces émigrés et la chefferie d'origine.

Enfin, les populations de l'Ouest sont traditionnellement rompues aux migrations; déplacements à courte distance des femmes qui cultivent des terres aux marges du finage ou dans d'autres chefferies lorsque la concession familiale ne peut suffire à nourrir la maisonnée,⁽¹⁾ mais surtout migrations à longue distance, liées au commerce de traite, puis à la vente des productions locales, les Grassfields ayant longtemps servi d'intermédiaires entre les populations du littoral et celles du Nord islamisé.

2) La colonisation des terres marginales

En Bamiléké et dans les Grassfields anglophones, la recherche d'une répartition équitable des terroirs et l'individualisme qui assurent la reproduction des terroirs communautaires (JC. Barbier, 1971, JL. Dongmo, 1981, JP. Warnier, 1985, H. Pradelles de Latour, 1991), conduisent traditionnellement à une exploitation combinée des bas de versants et des raphiales de fond de vallée, alors que les sommets de collines sont réservés à l'élevage, petit bétail ovin et caprin de la population, taurins des chefs. Le bocage de chemins creux et de haies mixtes à rachis de raphias clayonnés et arbres bouturés (J. Hurault, 1970, D. Gauthier, 1989), traduit à la fois le désir de protéger les champs du bétail et des voleurs, la nécessité de la lutte contre l'érosion et l'hydromorphie de certains sols et marque l'appropriation du sol via la plantation de ligneux, la concession familiale se transmettant par voie d'héritage.

Mais, avec la vogue du café dans les années 50, la destruction massive du bétail lors des troubles du maquis et l'explosion démographique, la création de routes et l'installations d'habitats, les pâturages et longues jachères des sommets de collines ont été rapidement accaparés ou partagés, puis mis en culture. Il s'agissait souvent des sols les plus minces, les plus fragiles. Ces sommets occupés, on s'est ensuite tourné vers les bas-fonds. Entre les raphiales, éléments de base des relations sociales qui fournissent vin, rachis, palmes, etc., et le pied du versant, on s'est livré aux cultures maraîchères avant de procéder au déssouchage des palmiers pour une mise en valeur totale.

Les collines polyconvexes des plateaux totalement exploitées en Bamiléké, les femmes se sont alors dirigées vers les terres marginales; hautes pentes des massifs volcaniques et escarpes bordières. Entre 1964 et 1988, les hauts versants et les remparts de la caldeira des monts Bamboutos ont ainsi été débarassés de leurs forêts et de leurs prairies au bénéfice de l'installation de colons venus du piémont et du fond de la caldeira, les migrants anglophones débordant cette dernière pour redescendre côté Bamiléké (Morin, 1983, Ngoufo, 1989). Les pentes les plus raides sont billonnées et plantées en oignons, pommes de terre, tabac, etc., alors que sur les plans sommitaux s'est développée une manière de bocage à base de rachis de raphias, de fil barbelé et de boutures de *Dracaena*. Sur le mont Oku, la mise en culture a été encore plus rapide et plus sauvage, la réserve forestière à *Podocarpus milanjanus* et les bambousaies d'*Arundinaria* ont été détruites par la tronçonneuse et par le feu au bénéfice de vastes champs de haricots.

1) les prêts de parcelles à des femmes à titre précaire sont une des bases des systèmes agraires régionaux.

Les escarpes occidentales et méridionales du Bamiléké et des Grassfields qui portent des forêts denses ou des nebelwalds dégoulinantes sont défrichées par les habitants des chefferies voisines. Sur les "falaises" de Fontem, et de Foréké, entre 14 et 1600 m, se multilient les champs vivriers dans lesquels le macabo voisine avec le plantain et parfois le café. Plus haut règnent maïs et haricots. Dans le Bamiléké méridional les réserves forestières sont désormais occupées à plus de 90% (Tchawa, op. cit.)

Ces mouvements de colonisation ne sont d'ailleurs peut-être pas les premiers concernant ces secteurs. Très souvent en cheminant, on rencontre en effet d'anciennes terrasses de culture comme sur certains cônes volcaniques anciens du Bamoun, de vieux systèmes de défenses végétaux, et de nombreux outils lithiques. L'oekoumène des Hautes Terres de l'ouest s'est rétracté et dilaté à plusieurs reprises, et dans les systèmes agraires locaux, les fortes pentes, les terres insalubres ont toujours été considérées comme réserves ou refuges. Comme telles elles ne pouvaient faire l'objet ni d'appropriation ni d'exploitation permanente. Seules les femmes s'y voyaient concéder un droit d'usage précaire pour des cultures vivrières, sans possibilité d'enclorre et de planter arbres ou cultures pérennes.

3) La colonisation des marches historiques et des terres lointaines

Des mouvements de colonisation affectent également les marches des Chefferies ou des différents Pays, no man's lands historiquement disputés entre principautés concurrentes. Bafut s'intéresse ainsi aux basses terres de la vallée de la Menchum, ouverture vers la Bénoué et bassin de collecte de l'huile de palme. La riziculture irriguée villageoise y a complètement transformé la région de Tingo. Entre Bamoun et Bamiléké la plaine du Noun, est restée longtemps un secteur forestier malgré la richesse de ses sols à allophanes. La sécurité établie avec l'administration française, les chefs Bamiléké de Baleng, Bandjoun et Bafoussam envisagèrent d'occuper réellement cette portion de leur territoire. Ces tentatives ne furent guère couronnées de succès jusqu'à ce que des initiatives spontanées les reprennent à leur compte dans les années 80. A côté de petites chefferies regroupant les anciens manoeuvres venus travailler sur les plantations du Bamoun, nombre de femmes descendent chaque jour du plateau pour se livrer à des cultures maraichères et vivrières, des haricots surtout, des salades, carottes, choux etc.

Dans la plaine Mbo, près de Bakou et de Komako, dans les années 70, chefs et élites extérieures tentèrent en vain d'installer des jeunes sur les gradins forestiers et sur piémont de la "falaise". L'enclavement du secteur explique en grande partie l'échec de ces entreprises comme celle de l'Etat entre Yabassi et Bafang.

Dans la plaine Tikar, plus lointaine, le long du Mbam et vers Magba, le robusta, puis la route du Nord et le chantier du barrage de la Mapé ont attiré agriculteurs, manoeuvres et commerçants bamiléké. On retrouve ici une colonisation du type de celle qui a submergé la plaine Mbo et celle du Moungo entre les Hautes Terres et Douala. Dans ces dernières, manoeuvres dans les plantations, commerçants, transporteurs puis planteurs, les gens des plateaux ont peu à peu marginalisé les autochtones.

4) la colonisation dévoyée

Recherches de terres disponibles ou simplement désir de poursuivre une activité agricole rémunératrice, la colonisation agraire présentée ci-dessus reste "classique" même si la plupart des femmes des chefferies du rebord des plateaux parcourent des distances de plus en plus longues pour aller à leur champs, certaines font près de 30 km par jour. C'est que l'Ouest ouvert à l'économie de marché a compris l'avantage qu'il y avait à développer les cultures vivrières face à la demande des villes camerounaises.

Mais la colonisation agraire, fait également partie d'enjeux socio-politiques. Certains chefs n'hésitent pas à proposer des "lotissements" pour attirer de la population sur leur domaine et faire ainsi de bons bénéfices tout en accroissant leur pouvoir. A Galim, aux marges des Grassfields, du Bamiléké et du Bamoun, à partir de 1965 le chef concède des lots de 4 ha desservis par des pistes orthogonales, moyennant une contribution en espèce (40 000 FCFA) par lot. Les lots étant attribués en fonction du rang social, ce sont surtout des notables qui s'installent, (Dongmo 1981).

Un peu partout, la colonisation agraire devient ainsi affaire de "grand" ou de citadin. Tchawa note la même tendance sur le rebord méridional du plateau et nombre d'exploitations appartiennent à des élites extérieures jusque dans les Grassfields de Bamenda. De grosses exploitations se constituent ainsi sur les terres marginales: des domaines atteignent 80 ha autour de Kékem et les défrichements récents dans le même secteur sont le fait de gros planteurs disposant de 10 à 20 ha, (Tchawa, 1991). Dès lors ce sont des petit frères, des femmes, qui travaillent ces terres, n'établissant sur ces périmètres ni demeure, ni aménagement définitifs. Dans la plaine Mbo, moins de 34% des responsables fonciers vivent sur leurs terres.

Partout femmes, villageois et notables ont saisi l'enjeu et se livrent à une frénétique course à la terre. Les forêts reliques des Hautes Terres ont disparu, les prairies sont phagocytées par les champs, les bas fonds hydromorphes et les vallées inondables, submergés par les jardins maraichers.

L'agriculture que sous-tend cette vague de colonisation est avant tout spéculative: mieux vaut produire des haricots ou du plantain dont la demande est forte dans les villes du pays, et dont la commercialisation n'est pas entravée par les circuits d'Etat. De l'agriculteur au marché via le *clando* et le *Bayam sellam* (2), triomphe l'économie dite informelle.

Pas d'investissement, pas de soins apportés à des terres qui n'appartiennent pas aux cultivateurs, nous sommes bien en présence d'une agriculture pionnière et prédatrice. Autour de Galim, sur les "falaises" méridionales se développent de véritables openfields, même sur les pentes les plus fortes.

II - LA FRAGILITE DES MILIEUX

1) les héritages morpho-pédologiques

Les Hautes Terres de l'Ouest-Cameroun résultent de mouvements de blocs de socle précambrien et de manifestations volcaniques qui depuis le panafricain accompagnent les

2 Clando; transporteur clandestin, Bayam sellam collecteur-revendeur clandestin.

rejeux d'accidents coulissants et une tectonique en pull-apart basins (Morin, 1989). Cette origine, rend compte de l'architecture générale de la région, une dorsale volcanique ponctuée de grands appareils d'âge miocène à actuel (Mt. Cameroun, Manengouba, Bambouto, Oku), de part et d'autre de laquelle s'étagent des plateaux granitiques plus ou moins nappés de vulcanites, Bamoun, Bamiléké, et Grassfields, en une double dissymétrie méridienne et longitudinale. Ces plateaux se découpent de bassins d'effondrement à remplissage lacustre ou à champs volcaniques subactuels, et tombent sur les régions environnantes par d'impressionnants escarpements de faille.

La persistance des mouvements tectoniques ainsi que le continuum volcanique, expliquent la fraîcheur des formes ici, la platitude des vieilles surfaces sommitales bauxitisées ailleurs, ainsi que le profil en marches d'escalier d'un réseau hydrographique qui ne possède de niveau de base que local et donc à médiocre capacité morphogénique.

Malgré des pentes fortes, ces reliefs conservent souvent d'épaisses formations superficielles. Vieilles altérites et vieux sols ferrallitiques dominent jusqu'aux alentours de 1200-14300 m, aussi pauvres sur socle que sur basalte, mais plus épais dans ce dernier cas. Les vallées portent peu d'alluvions. Les secteurs de volcanisme récent s'encombrent de cheires et de pyroclastites souvent à peine altérées. En altitude on passe à des sols humifères puis à des rankers d'apport éolien.

Instabilité tectonique, volcanisme et oscillations climatiques ont laissé ici des héritages plus ou moins stabilisés, 3 générations de cuirasses, des glacis étagés, des complexes de glissements de bas de versants et de bas fonds, 3 générations de lavakas et de ravines, des épandages éoliens, dreikanter, nappes de gravats plus ou moins dérangées par cryoturbation au-dessus de 2000 m, etc. La dernière grande crise climatique semble remonter au Bossoumien (6 000 BP) qui reprend les héritages de la grande phase morphogénique sèche et hypothermique du Kanémien (vers 15 000 ans B.P.).

L'installation durable des hommes sur ces reliefs se manifeste par une reprise d'érosion généralisée consécutives à de grands défrichements par le feu dont atteste le niveau à charbon de bois daté de 1800 à 2000 ans BP, qui marque la basse terrasse des cours d'eaux entre 40 et 100 cm de profondeur.

Au total, et si l'on ajoute que l'instabilité tectonique et un volcanisme résiduel persistent de nos jours, (Morin, 1987), la stabilité de ces héritages semble tenir essentiellement à la rapidité de la revégétalisation post kanémienne, et surtout à la faible agressivité du climat actuel.

2) Végétation et agressivité climatique

Les Hautes Terres de l'ouest Cameroun se dressent face au flux de mousson. L'altitude y modère les températures, et le gel sévit dès 2200 m d'altitude (Ngoufo a relevé - 9° C sommet des Bambouto). Très souvent en début ou en fin de saison des pluies, le flux de mousson est trop mince pour submerger ces plateaux que baignent alors les flux d'est ou de nord-est comme l'harmattan en saison sèche.

Les grands déluges de mousson se déversent sur les parois exposées au flux de sud-ouest où il pleut presque toute l'année; 2500 à plus de 4000 mm en plus de 200 jours par an. Les escarpes septentrionales sont également bien arrosées par la "mousson de retour" (Suchel, 1987) et Nkambe reçoit encore 2465 mm. La mousson étend ainsi son emprise sur tout le versant occidental de la dorsale alors que son homologue oriental à l'abri des hauts reliefs volcaniques ne bénéficie plus que de 1300 à 1900 mm. Ici, les tornades, les lignes de

grains venues de l'est prennent de l'importance. Il pleut moins, mais les averses orageuses et violentes sont plus fréquentes.

Vers le nord, avec la latitude décroissent les pluies; la vallée de la Donga ne reçoit plus que 1393 mm, car également en position d'abri comme la plupart des bassins déprimés ou des secteurs protégés par les grands appareils volcaniques; Ndop ne recueille que 1473 mm, Bangwa moins de 1400. Avec le compartimentage du relief la pluviosité change brutalement sur de très courtes distances.

Les régimes saisonniers reproduisent ces variations, et si dans le sud et l'ouest de la région deux mois seulement peuvent être qualifiés de secs dans un rythme qui est celui de la mousson guinéenne, vers le nord on passe à un régime de mousson tropicale avec 3 à 4 mois secs.

L'altitude n'est pas assez élevée pour introduire un véritable étagement de la végétation qui se différencie ici plus par l'exposition des versants et l'anthropisation qu'elle a subi. De grandes forêts dégoulinantes grimpent à l'assaut des escarpes méridionales et occidentales pratiquement jusqu'à leur sommet, et remontent les vallées qui percent ces murailles. Vers l'est, à l'inverse, s'étale un patch work de savanes périforestières et de lambeaux de forêt à Sterculiacées particulièrement, dans les plaines du Mbam et du Noun. Quelques reliques de forêt montagnarde à *Podocarpus*, étaient conservés et mis en réserve jusqu'à ces dernières années auxquels en altitude succédaient *Adenocarpus*, Bambous de Chine et hypéricacées, puis pelouses à *Sporobolus*.

Mais, l'ensemble des plateaux porte une végétation profondément anthropisée, même si les conditions naturelles imposent certaines limites. Ainsi l'*Eleaïs* monte jusqu'à 1240 m au sud et à l'ouest, 1150 à l'est et seulement 750 m au nord. Partout les bois sacrés conservent des essences forestières; *Ceiba*, *Canarium* etc., les haies et les concessions s'enrichissent d'arbres fruitiers (safoutiers, manguiers colatiers etc.). Certains arbres jouent un rôle social éminent comme les *Dracaena*, les *Raphia farinifera*, où dans une moindre mesure les eucalyptus souvent plantées en allées triomphales. Vers l'est, le bocage est moins développé et se rencontrent alors des savanes à *Pennisetum purpureum*, *Hyparrhenia rufa* et *Imperata*, dont l'embroussaillage semble croître rapidement alors qu'à la limite orientale des Grassfields prospèrent des savanes arborées semblables à celles de l'Adamaoua (*Terminalia glaucescens*). Passé 1400 m, dominent les prairies d'altitude maintenant envahies par *Sporobolus africanus*.

La croissance de la végétation est rapide sur les plateaux et dans les bassins, les haies se bouturent, tout pousse ici et hormis les affleurements de roches nues, la région est entièrement végétalisée.

3) L'agressivité climatique

Divers types de pluies d'efficacité morphogénique différente affectent les Hautes Terres:

- des pluies fines persistantes et extensives de mousson,
- des abats orographiques ou de turbulence géographique se déversant sur les escarpes au vent,
- des pluies orageuses de convection dans l'air de mousson,
- des averses violentes de ligne de grains.

L'occurrence de ces précipitations joue un rôle déterminant dans le déclenchement des processus érosifs, les premières et violentes averses de mousson s'abattent sur des sols préparés pour les semailles où dont la végétation a mal supporté la saison sèche. Les lignes de grains qui affectent la région de mars à juin prennent un part essentielle dans l'agressivité des précipitations avec les déluges qui persistent en hivernage et noient alors des régions entières.

Les précipitations journalières supérieures à 200 mm se produisent en moyenne tous les dix ans à Bafoussam et tous les ans à Bamenda, mais seulement tous les 20 ans en Bamoun où annuellement 5 pluies journalières dépassent 44 mm. Ces données n'excluent pas l'occurrence d'averses exceptionnelles à fort pouvoir morphogénique, et les totaux enregistrés en 24 h peuvent alors être conséquents: 138 mm à Bamenda, 104 à Fouban, 175 à Nkongsamba. Santchou a reçu 143 mm le 26 août 1978, Dschang, 114 le même jour. Chaque année la plupart des stations enregistrent une averse d'au moins 35 mm.

Ces paroxysmes sont liés à l'exposition au flux de mousson, et se déversent le plus souvent sur des pentes fortes mais encore forestières. Dans ces cas les intensités moyennes avoisinent celles des déluges du mont Cameroun, 34,5 mm/h sur le mont Koupé, 16,4 à Nkongsamba. Ailleurs cette intensité reste modeste: Bamenda 12,5 mm/h, Foubot, 10,9 et Dschang, minimum national: 9,9 mm. Les intensités instantanées peuvent cependant dépasser 240 mm/h. Le 20 juin 1970 le bassin de la Mifi-sud a reçu 200 mm/h pendant les premières 15 minutes puis 100 mm ensuite dans l'heure qui suivit.

Contrastes saisonniers et topographiques jouent également un grand rôle. Si le gel sévit au-delà de 2200 m., la température intervient également sur la pédogénèse, et au-dessus de 1400 m, l'hydrolyse fonctionne mal et prédominent les processus de lixiviation et de lessivage à côté d'une altération ménagée. Les cuirasses héritées régressent, les sols deviennent humifères et se brunifient. Passé 1800 m, la matière organique se décompose mal.

L'alternance saison sèche-saison des pluies induit la succession de périodes d'hydromorphie et d'assèchement des formations superficielles et des sols, en particulier dans les altérites de vieux basaltes ou dans les pyroclastites du Bamoun. Outre les conséquences habituelles sur les régimes des cours d'eau et des nappes, on remarque que la pression hydrostatique lors de la remontée des niveaux piézométriques peut déclencher des mouvements de terrain, et que les alternances assèchement-humectation ailleurs permettent le développement d'encroûtements.

Si l'on ajoute à cela une irrégularité climatique moindre que dans les bas pays environnants mais tout de même importante, (en 1984 le déficit de précipitations a atteint 20 à 30% par rapport à la normale, alors que de 1951 à 1969 les bilans sont restés excédentaires), on comprendra que les opportunités de reprise d'érosion puissent s'appliquer sur des héritages récents avec des pentes fortes, d'autant plus qu'à cette irrégularité des totaux s'ajoute celle de la date d'occurrence des premières pluies, les plus agressives.

- 4) Les manifestations de l'érosion

L'érosion hydrique, malgré les pentes et les fortes précipitations, reste discrète sur les Hautes Terres de l'Ouest. Les différentes formes de ruissellement se révèlent peu efficaces, avec des coefficients de 3 à 17% selon les pentes, pour une pluie de 50 mm, ce qui tient en partie à la forte porosité des formations superficielles, 75% dans les horizons humifères et encore 50 à 60% dans les horizons B, surtout sur substrat basaltique où la capacité d'infiltration atteint 50 à 100 cm/h contre moins de 10 cm sur granite.

Végétation et façons culturales traditionnelles; haies, billons en damiers et culture mélangée, contribuent également à inhiber le ruissellement si bien que dans le bocage, les sols de bas de versants depuis longtemps cultivés portent des traces d'épuisement. Dans le bassin de la Monkié Nouvelot et al. (1969) constatent qu'avec une averse de 65 mm la lame ruisselée n'est que de 1,9 mm.

Le type de végétation modifie ces données en modulant l'infiltration qui, sous forêt, est 40 fois supérieure à ce qu'elle est sous savane. Mais, même dans ce dernier cas, on constate que le ruissellement se limite à déchausser les touradons de graminées.

Sur les hauts pâturages des Grassfields les graminées cespiteuses ne couvrent pas tout le sol, et l'effet splash des premières averses est actif sur des sols d'apports éoliens (cinérites et poussières sahariennes) pulvérulents. La fraction fine est en partie évacuée et des croûtes de battance lamellaires se développent, des rigoles de ruissellement apparaissent aux ruptures de pente. Mais malgré cela l'érosion reste faible; 184 kg/ha sur une parcelle en pente de 39,5% et pour une pluie de 50 mm, au sommet des Bambouto (Ngoufo, 1987).

L'action hypodermique des eaux semble dès lors le processus majeur d'évolution des milieux. Suffosion et soutirage jouent ici un grand rôle en relation avec de nombreuses nappes perchées et des phénomènes d'hydromorphie saisonniers. Les anciennes couvertures pyroclastiques, certains basaltes et les ignimbrites voient se développer des circulations de type karstique qui s'accompagnent de cuvettes de dissolution, de pertes, de conduits sous terrain etc. Des lavaka répondent également au gonflement brutaux des nappes de versant dans les altérites granitiques de l'est du pays exposées aux averses des lignes de grain alors que les glissements de terrain affectent surtout les altérites épaisses développées sur vulcanites dans les secteurs au vent de mousson (Morin, 1982). Mais ces arrachements et mouvements de terrains, les lavaka également, se produisent en général dans des secteurs fortement anthropisés.

L'érosion demeure faible hormis ces cas. Les cours d'eau au profil rompu de chute ne peuvent développer une forte érosion régressive les sédiments arrachés par le ruissellement sont vite bloqués dans les secteurs déprimés qui leur servent de niveau de base local en amont de chute souvent spectaculaires. Des régimes réguliers, des modules médiocres, des crues modestes, des bassins versants réduits ne permettent pas à ces rivières de transporter des charges importantes. Le Mbam à Goura, collecteur de l'est de la région charrie environ 3,6 millions de tonnes en suspension, soit une dégradation spécifique de 85T/Km²/an de son bassin versant. Le Noun qui draine Bamoun et Bamiléké intensément mis en valeur, affiche 600 T/Km²/an; la Monkié 100 à 160 t. En début de saison des pluies la charge de cette dernière peut atteindre 5 kg/m³, chiffre énorme qui souligne l'importance des actions humaines, ici le billonage préparatoire aux semilles, dans l'accélération de l'érosion.

III - IMPERIALISME AGRAIRE ET EROSION ACCELEREE.

1) chasse aux éleveurs et reprise d'érosion

Dans les années 1920, les pasteurs Mbororo et Aku se sont discrètement installés sur les Hauts bowé et sur les hautes pentes des grands édifices volcaniques de la dorsale, espaces non cultivés aux marches des diverses chefferies que les autochtones considèrent comme des réserves de terre. Ils trouvaient là de vastes pâturages échappant à la trypano-

somiase et aux tiques. Itinérants et faisant fi des frontières entre les monts Mambila, l'Adamaoua et l'Ouest, ces groupes pratiquent un élevage transhumant qui associe les estives d'altitude en saison des pluies et les savanes ou bourgoutières des secteurs déprimés en saison sèche. Avec les autorités coutumières, ces pasteurs ont passé des accords qui autorisent l'installation des campements et définissent parcours et utilisation des pâturages. Peu à peu s'est ainsi constitué un espace pastoral, polarisé et identifié, mais précaire car la propriété éminente de la terre demeure aux autochtones. Cet espace se réduit comme peau de chagrin depuis quelques années.

Les administrations coloniales puis nationales ont poursuivi une politique de fixation des éleveurs. Or, ces derniers ont encore pour souci premier d'accroître le nombre de leurs bêtes à la fois pour des raisons de prestige social et comme garantie face aux aléas climatiques. Peu a été tenté pour améliorer les pâturages, pratiquer une utilisation tournante, avec mise en défens etc. Or, en 1936 une invasion de criquets a ravagé les prairies d'altitude et reconstituées ensuite par *Sporobolus africanus*, de médiocre valeur fourragère. De la fixation des éleveurs résulte une forte dégradation des alpages, tassement des sols, terrassettes, drailles entaillées jusqu'à l'horizon concrétionné, ravines, hydromorphie superficielle liée aux piétinement du bétail et à ses déjections. La pratique des feux précoces qui en début de saison sèche favorise la pousse d'un regain tendre profite surtout à des ligneux bas, et à l'embroussaillement des parcours, comme en Bamoun au pied du Nkogam. Les alentours des campements provisoires, se signalent de loin par une auréole vert tendre de Kikuyu grass. Les chefferies fixées, comme celle de Didango, ne sont que sinistres cubes d'adobes couverts de toles et posés sur des altérites rouges ravinées, parsemées de bouses et envahies de mouches. Pas un arbre, pas de végétation, véritables plaies de désertisation en milieu guinéen.

Le surpâturage résulte surtout de la réduction des parcours à la suite de travaux d'aménagement et des progrès de la colonisation agraire vers les hautes pentes de la dorsale. Plantation industrielle de thé sur les Bambouto, rizières de la plaine Ndop et de la vallée de la Menchum, mise en eau du barrage de Bamendjing privent les troupeaux des bourgoutières de saison sèche. Mais l'espace pastoral se réduit encore plus drastiquement devant la colonisation agraire villageoise. Les pasteurs ont du fuir les hauts versants méridionaux des Bambouto, coincés entre les anglophones qui débordent de la caldeira et les défrichements qui remontent du piedmont. A Feumock, quartier de la chefferie Bafou, les pâturages sont passés de 128,5 ha en 1965 à moins de 35 en 1985 (Ducret & Fotsing, 1987).

Chassés de proche en proches par les haies, les barrières, voire la machette, les pasteurs partent ou bien se confinent aux mêmes parcours. Des charges instantanées en bétail de 100 têtes à l'hectare ne sont pas rares. Le surpâturage est inévitable dans ces conditions: les drailles devenues permanentes se transforment en chemins creux et en ravines souvent anastomosées, les pentes se découpent de terrassettes sur lesquelles les touffes de *Sporobolus* ne protègent plus un sol nu qui se décape par auréoles, en particulier autour des points d'eau. Le ruissellement s'accroît d'autant. Sur un hardé (sol dénudé), il atteint 36,6% des précipitations contre 33,8% sur un djabbé (prairie à refus en touffes) à pente pourtant deux fois supérieure. Des décollements des coups de cuillère, sont également initiés (Ngoufo, 1989).

Les pasteurs sont accusés de tous les maux, Or, les dégradations induites par le surpâturage sont bien moindres que celles déclenchées par la mise en culture de ces hauts versants. Un djabbé à pente moyenne de 30°, accidenté de touradons de *Sporobolus*, en 8 jours,

perdu 434 kg/ha, un versant à terrassettes à 18°, dans le même temps, 311 kg/ha (Ngoufo, 1989), dégradation importante, mais inférieure à celle déclenchée par le billonnage de ces pentes. Une seule pluie de 10,6 mm a enlevé 39 kg/ha sur le djabbé et sur le versant à terrassettes, et... 260 kg sur une parcelle cultivée voisine, constat qui contredit l'affirmation selon laquelle les éleveurs seraient les principaux responsables des reprises d'érosion enregistrées ça et là.

2) Les grands défrichements de l'agriculture foraine

La déforestation qui accompagne la colonisation agraire reste dans le droit fil des actions menées par les hommes depuis leur installation sur le plateau au néolithique, dont découle la dernière grande reprise d'érosion connue de la région (Morin, 1989). Les conséquences en sont surtout visibles sur les hauts versants des grands appareils volcaniques et sur les escarpes méridionales.

Sur le mont Oku les haricots ne protègent guère des sols mal structurés établis sur des cinérites tour à tour pulvérulentes et thixotopiques, d'où des nuages de poussières exportés par les tornades en fin de saison sèche et des véritables torrents de boue accompagnés de décollements de versants lors des grosses averses.

Sur les Bambouto, la reconstitution du bocage n'a affecté que les plans sommitaux, et les champs de femmes se sont lancés à l'assaut des sols des pitons volcaniques les plus pentus sans aucune protection. La colonisation tourne ici au désastre écologique. A Baranka, sur une parcelle cultivée en billons de 35-40 cm modelés sur un versant concave à 45-50°, les sillons étroits, 12-18 cm, se conduisent en véritables ravines qui se comblent partiellement de limons et d'argiles en fin d'averse. En 8 jours de septembre R. Ngoufo a mesuré le départ de 2,559 T/ha soit une pellicule de sol de 7/10° de mm. Une seule pluie de 50 mm fut responsable de la moitié de cette érosion. Une pelouse voisine en pente de 20° n'a perdu que 309 kg/ha dans le même temps, et même sur des versants supaturés et dénudés, à 30°, ne sont partis que 433 kg/ha. Dans le Bamiléké méridional Tchawa (1991) pense que ces résultats pourraient être multipliés par deux malgré l'abandon de vieux troncs de palmiers dans les sillons pour freiner le ruissellement.

Celui-ci sévit particulièrement autour des quelques cases installées sur ces terres fraîchement conquises en particulier, il utilise les "water roads", rigoles qui permettent d'isoler les maisons des eaux pluviales et surtout les chemins par lesquels sont évacués les produits de cette agriculture.

Défrichements et abattage des haies provoquent également des glissements de terrain, particulièrement dans les altérites des vulcanites au sommet des escarpes au vent de mousson. Le 27 août 1978, à Fossong Wetcheng, après trois jours consécutifs de déluge les versants qui dominent la plaine Mbo ont glissé au détriment d'anciens champs et de pelouses dégradées. Bilan 9 morts. (Morin, 1982). Dans la nuit du 16/09/1986, après quasiment un mois de pluies incessantes, de nombreux glissements se sont produits entre Fondanti et Moeba et plus de 37 000 pieds de café ont été emportés. Ces glissements ont d'ailleurs accompagné la colonisation des hauts plateaux. Nombre de champs occupent d'anciennes cicatrices autour de Oschang et sur l'escarpe méridionale. Les foirages sont en effet fréquents autour de Batcha, Batou, Koba, Komako et Fondjomekwet, et sur les pentes du Manengouba. Les routes qui descendent du plateau en sont fréquemment coupées. Les mémoires ont conservé le souvenir du glissement (Kieu Nzagalié) qui a emporté la route de Ndopou pendant la période précoloniale.

Ces événements font partie de la vie des populations au point d'être intégrés dans leurs mythes: "seule la magie peut les déclencher". Tchawa note que la plus grosse malédiction que l'on puisse proférer vis à vis d'un ennemi est "Kieu hio": qu'un glissement t'emporte,

De la même manière mais sur les altérites granitiques des secteurs sous le vent, le surpâturage ou la remise en culture de friches retournées à la savane arbustive, réactivent d'anciens lavakas, ou déclenchent des processus d'érosion remontante à partir d'innocents filets d'eau (Morin 1982). L'encaissement du lavaka peut atteindre plusieurs dizaines de mètres en quelques années sur le rebord oriental du Bamiléké et du Bamoun.

Mais, L'érosion intervient tout aussi violemment dans les secteurs moins accidentés où la colonisation agraire crée un véritable openfield cultivé en vivrier comme autour de Galim ou dans la plaine du Noun. Dans le premier de ces secteurs, les sols développés sur des altérites ferrallitiques saupoudrées de pyroclastites fines sont simplement billonnés dans le sens de la pente après éradication de la savane arbustive. Autour de Baleng où la couverture de cendres est épaisse, des versants à 25° ainsi mis en culture perdent 12 000 T/km² en trois mois, soit une épaisseur de 10 à 15 mm, alors que l'ablation dans les savanes alentours ne dépasse pas 20 tonnes.

Régimes et charges des cours se modifient d'autant. La Ménoua et le Nkam qui dévalent la falaise de Foréké très déforestée acquièrent des caractères de plus en plus torrentiels et charrient des eaux boueuses lors de crues soudaines et catastrophiques. Malgré les levées qu'ils édifient dans la plaine Mbos, ils peuvent brutalement envoyer cette dernière comme à Kekem en 1970 puis en 1978 année d'une crue séculaire pour le Nkam dont le lit mineur ne put alors écouler les 430 m³/s reçus. Même sur le plateau, des quartiers entiers peuvent être submergés lors de violentes averses comme Pa'Tchi à Bafang, à Babouantou (Tchawa, 1991) ou à Bafoussam. La mise en culture intégrale des collines l'abandon de l'entretien des haies et le dessouchement des raphiales de bas-fonds en sont les responsables.

3) L'abandon des techniques traditionnelles et du bocage.

La conséquence première de cette course au défrichement est d'abord sociale avec ce que Tchawa dénomme l'errance des femmes. Mais surtout, la recherche du profit immédiat, confrontée à la rémanence du droit foncier traditionnel implique que l'on cultive la plupart des parcelles de colonisation avec le minimum d'investissement. Ce sont des lopins en général concédés aux femmes à titre précaire et de la sorte réservés par la coutume aux cultures annuelles. Toute plantation d'arbres ou arbustes y est prohibée car vécue comme une affirmation d'un droit de propriété sur la terre.

Aussi, dans ces terroirs neufs n'édifie-t-on point le célèbre bocage, ne plante pas d'arbres fruitiers. L'éloignement du village d'origine et les allers-retours qu'il impose aux femmes ne permet pas, faute de temps, que l'on utilise les minutieuses techniques ancestrales de protection et de régénération des sols. Tout au plus y façonne-t-on buttes ou billons et sillons, souvent alignés dans le sens de la pente, et épand-t-on quelques engrais chimiques obtenus grâce à la coopérative caféière et soustraits ainsi à leur destination première. Parfois, comme sur les Bambouto, on réalise des travaux de petite hydraulique et on dresse des clôtures mais pour ces dernières, uniquement sur le front pionnier au contact des espaces pastoraux. Dans la Chefferie de Bafou le bocage a ainsi progressé de manière très sensible

sur les hautes pentes du volcan. A Feumock la longueur des haies par hectare est passée de 1,5 m à 26,5 m en l'espace de 20 ans (Ducret & Fotsing, 1987), même dans le cas de cultures modernes café et maraîchage. Mais ici il s'agit, face aux troupeaux Mbororo, d'un front de colonisation qui se stabilise via la construction d'un habitat permanent et d'un réseau de haies.

Le plus souvent, une fois le défrichement effectué, l'homme qui est traditionnellement chargé de la création et de l'entretien des haies ne vient plus sur ces champs de femmes pour que l'on y conduise une agriculture aussi soignée que celle du modèle Bamiléké. La tenure est précaire, trop éloignée et l'on n'y pratique pas d'élevage. Autour de Kékem, Pagop Lemalieu dès 1974 note que les Bamiléké ne font plus de clôtures car les exploitations sont très vastes et que d'autre part ils n'associent plus élevage et agriculture.

Souvent les techniques de défrichement sont elles mêmes très agressives. Sur les Bamboutos après la multiplication des incendies qui ont détruit la bambousaie et la réserve forestière, on pratique l'écobuage, en édifiant de petites buttes de terres dans lesquelles sont enfouis les débris végétaux, même sur des pentes supérieures à 50%.

IV - L'EROSION RESULTAT DE LA CRISE SOCIALE

Pour expliquer cette frénésie de colonisation agraire, et ces mises en cultures qui ne respectent plus les pratiques anciennes, les autochtones arguent d'une faim de terre liée à la pression démographique et montrent que la malnutrition apparaît dans certains secteurs du plateau. La réalité est plus complexe.

1) La rupture démographique

La première explication donnée à cette frénésie de conquête des terres est d'ordre démographique. Peuplées depuis longtemps, les Hautes Terres auraient atteint des densités de populations telles qu'une intolérable pression sur l'espace exigerait une exploitation totale des finages et la quête de terres supplémentaires. La mise en culture totale transforme certains Pays en espaces finis dépourvus de réserves foncières et de marches, et donc privés de la plupart de leurs possibilités de régulation sociale traditionnelle.

Un fait est certain, l'abondance de la population: en 1987, près de 2,6 millions d'habitants, soit 82 au km². La pression démographique atteint 323 hab/km² dans la Mifi, 184 dans les Bambouto, avec des densités rurales de 130 à 210 hab/km² par département et des maxima locaux entre 690 et 1900 hab/km² sur le piémont des Bambouto. Mais tous les plateaux ne portent pas une telle charge humaine: le Pays Bamoun ne compte que 38 hab/km², la Donga Mantung, 40,4, la Menchum, 36, et même le Ndé 55, toutes régions périphériques dotées de plaines quasiment vides.

Mais, plus que cette charge, l'ampleur du croît démographique inquiète. De 1976 à 1987, la population a augmenté de 37% avec des records dans les secteurs d'où partent les vagues de colonisation agraire les plus fournies: Mifi: + 56%, pourtour du mont Oku + 53%, Mézam: + 43%, Bambouto: + 40%. Même le Ndé longtemps région d'émigration et de déprise rurale, avec un taux de croissance annuel voisin de 2%, est devenu une région d'immigration comme le Bamoun dont les 49% d'accroissement témoignent de l'installation de colons dans les

S. Morin, Colonisation agraire

plaines du Noun et du Mbam. L'examen de la croissance urbaine ne contredit pas ces données, car les petites bourgades rurales progressent aussi vite que les grandes agglomérations.

Les Hautes Terres connaissent donc une véritable explosion démographique, et des remèdes traditionnels appliqués à cette situation - esclavage domestique, extension des territoires et émigration lointaine, ne subsiste plus que ce dernier. Douala est Bamiléké à plus de 60%. Mais les secteurs traditionnels d'accueil se saturent, le Mungo et les grandes villes camerounaises accueillent ces nouveaux arrivants avec de plus en plus de réticences. De plus, la crise actuelle que traverse le Cameroun provoque un retour des villes vers le Pays natal, mouvement encore mal évalué mais réel qui explique en particulier la recolonisation du département du Ndé. Dès lors, on comprend la pression qui s'exerce sur l'espace pastoral, l'impossible Pays Mbororo, espace précaire et partagé (Morin, 1992), territoire qui, bien qu'identifié, n'appartient pas à ses usagers.

De ce croît démographique, certains déduisent que les Hautes Terres sont aux frontières de la disette et citent en exemple la mal-nutrition qui sévit dans les secteurs les plus peuplés. C'est oublier que la progression du "pain chargé" (3) à la place des solides repas traditionnels (Achu ou Nkui), résulte d'un choix économique (ou d'une nécessité): vendre la totalité de sa production vivrière pour faire de l'argent, ce qui implique que les femmes sont tenues de plus en plus éloignées de la maisonnée et ne peuvent plus consacrer autant de temps à la cuisine.

2) Le prétendu manque de terre

Mais, l'argument le plus communément présenté est celui du manque de terre. Partout les notables se répandent en lamentations à ce sujet, et pour eux c'est un fait concret, car le territoire étant pour la première fois fini, ils ne peuvent plus prétendre à une quelconque extension des terres qu'ils gèrent. Il leur est difficile de distribuer des parcelles aux jeunes gens qui en font la demande. A cette disparition des réserves foncières s'ajoute une parcellisation accrue des terres, une réduction de la surface moyenne des exploitations qui tient au mode d'héritage par lequel 84% des propriétés s'acquièrent de nos jours. Le drame est donc que les chefs ne sont plus capables de satisfaire la demande en terres et parfois, les maîtres de maisonnées d'assurer la couverture des besoins de leur famille.

Les plus touchés par cette pénurie sont les jeunes hommes qui ne peuvent s'installer et donc se marier et dont le choix se réduit à travailler comme salarié sur les concessions de grand frères ou à émigrer vers la ville. Tchawa (op. cit.) estime que 44% des jeunes du Bamiléké sud quittent ainsi leur chefferie contre 80 à 90% au nord et au centre du Pays. Les femmes viennent ensuite qui se déplacent à l'intérieur de la chefferie, véritable mouvement d'errance agraire puisque 87% d'entre-elles cultivent des lopins en dehors de la concession familiale et souvent loin du village. Certaines parcourent ainsi plus de 100 km par semaine.

Cependant, la pénurie de terres n'est pas aussi nette que cela. Dans le Bamiléké méridional, moins de 22% des exploitations sont entièrement mises en valeur et aucune d'entre-elles de plus de 6 ha ne l'est. Pourtant la pratique de la jachère de longue durée recule, 54% des terres mises en repos ne le sont que pour 2-3 ans.

Autre contradiction, 47% des personnes interrogées par Tchawa expliquent qu'ils

3) sandwich au pâté, à la sardine etc.

ne peuvent exploiter totalement leurs terres ou entretenir le bocage faute de main d'oeuvre. Enfin, il n'y a plus pénurie de terres pour bâtir les somptueuses villas des élites extérieures, souvent véritables châteaux dont les murs d'enceinte cernent toute une demi-orange.

En fait, la double proclamation d'une pression démographique intolérable et du manque de terres masque un problème foncier fondamental, lui même traduction directe d'une crise sociale latente.

3) Le problème foncier

Dans les régimes coutumiers des Hautes Terres, le sol appartient aux ancêtres et le Chef en est le gérant, à charge pour lui de distribuer la terre aux notables qui à leur tour casent ceux qui en formulent la demande. La vente n'est pas concevable. Une terre n'est considérée comme appropriée que si elle porte trace d'une occupation effective, cultures mais surtout arbres et haies. Dans le cas contraire, elle demeure partie du domaine communautaire, en réserve, comme les sommets de collines où les terres marginales.

Avec la colonisation et l'introduction du droit romain, l'action désacralisante des missionnaires, puis les troubles et regroupements du maquis, et surtout l'adoption enthousiaste de la caféiculture, la propriété individuelle a vite progressé. Ce sont d'abord les chefs, notables et grands commerçants ou transporteurs qui ont créé des plantations face à l'obligation de posséder un titre foncier et une certaine superficie pour planter. Les "Grands" ont vite compris l'intérêt qu'ils avaient à conserver des réserves à cette fin. De nos jours, les terrains à bâtir ont remplacé le café dans ces enjeux fonciers, et la terre ne semble avoir de valeur que si elle permet de faire montre de sa richesse, (Tchawa), les sites de construction les plus recherchés pour les grandes villas ostentatoires devant être visibles de loin.

Les terres étant attribuées par le chef en fonction du rang social et de la réussite économique des individus, des patrimoines conséquents se créent, souvent modestement mis en valeur du point de vue agricole comme se développe une véritable spéculation foncière qui conduit des conseils de famille à vendre des parcelles avec délivrance de certificats de vente. Tchawa parle d'une stérilisation des terres par rurbanisation, d'une "villamanie" qui s'accompagne de la création de routes, pistes, dispensaires et écoles, et qui émane directement de l'individualisme des populations du plateau, où la réussite de chacun n'est reconnue que si il y a construction et démonstration de richesse au village. Les enjeux sociaux sont tels que près du quart des héritages fonciers sont en souffrance faute de savoir à quel individu les attribuer parmi les hommes partis de la chefferie.

Accaparement du sol par les grands, stérilisation périurbaine des terres s'ajoutent à l'absence de perception du caractère fini des finages et de l'évolution agraire, pour expliquer la vague de colonisation.

4) Refus d'innover et crise sociale

La frénésie de colonisation agraire traduit donc une crise des systèmes agraires traditionnels, bouleversés par l'adoption de l'économie de marché dans un contexte social anachronique. Les sociétés rurales des Hautes Terres ont manqué leur révolution agraire. L'argent du café n'a pas été investi pour moderniser l'agriculture mais dans le transport, le commerce et l'amélioration de l'habitat, au principal bénéfice des hommes qui purent ainsi

acquérir épouses et objets de standing. Les aléas politiques firent également que la l'identité régionale se réalisa en réifiant un système social obsolète.

L'accroissement de production recherché l'est essentiellement par augmentation des superficies cultivées, d'abord par exploitation des réserves des chefferies puis par colonisation. L'introduction de nouvelles spéculations dans les systèmes agraires, café, légumes, vivrier, s'est effectué par accroissement de la charge de travail et par densification du calendrier culturel. Pas d'innovations techniques, pas de modification du train de culture.

Le prétendu dynamisme économique régional repose en fait sur une utilisation massive de la main d'oeuvre féminine, alors que l'observation de la semaine traditionnelle, réduite à 3 ou 4 jours ouvrables, ne le permet guère. Les femmes qui participent à l'errance agraire évoquée plus haut ne disposent que de minuscules lopins en tenure précaire (300 à 500 m²) et doivent se plier aux exigences du propriétaire. Elles représentent 80 à 90% des travailleurs dans les terres de colonisation sur lesquelles elles se rendent tous les jours non chômés, quittant la maison souvent vers 5 h du matin pour ne la regagner qu'à la nuit. Les hommes ne sont nombreux qu'à titre de salariés, où lorsque les conditions sont particulières comme sur la falaise de Foréké.

Les Hommes ne réalisent pas que cette exploitation des femmes a aujourd'hui atteint ses limites. Ils se refusent toujours à s'impliquer dans les travaux des champs. A Galim aucun des pionniers n'a acquis la paire de boeufs nécessaire à la culture attelée prévue au début du projet. A Bafut ce sont les femmes qui ont pris en charge animaux et labours, à la grande joie des hommes. Ces derniers délaissent le bocage et rêvent de gros tracteurs; ils refusent une petite motorisation qui pourrait soulager leurs épouses. Impensable de perdre la face en conduisant de petits motoculteurs! La société n'est pas ici fermée à l'innovation, elle la néglige pour des raisons d'équilibre traditionnel.

Refus de l'innovation agraire et conformisme social sont les vraies sources de la colonisation agraire. Cependant dans le même temps on abandonne la pratique de la jachère de longue durée et l'entretien du bocage, on comprend alors que les techniques anti-érosives n'aient guère de succès.

5) L'échec des techniques anti-érosives

Les techniques anti-érosives modernes n'ont jamais réellement été adoptées par les sociétés des Hautes Terres. Ainsi le billonnage perpendiculairement à la pente appelé Saté en Bamiléké (les fesses tournées) est déconseillé aux femmes car posant des problèmes d'accouchement. Seulement 6% des exploitations le pratiquent. Les essais de construction de haies anti-érosives tous les 20 m sur les versants à 15-20°, de billons et fossés de rétention selon les courbes de niveau, ou de banquettes sur les pentes les plus fortes n'ont guère connu de succès.

Les populations vivent avec l'image que leur milieu est stable. On ne réalise pas combien les haies du bocage freinaient l'érosion, (certaines déterminaient des gradins de plus de 1 m de haut créés par accumulation de matériaux ruisselés au pied des végétaux). De la même manière on ne fait pas la liaison entre inondations, glissements de terrain et destruction du bocage ou déforestation attribués à la magie ou au mauvais oeil. Seul compte le nombre de sacs de haricots ou de maïs expédiés sur Bamenda, Bafoussam ou Douala!

CONCLUSION

La colonisation agraire dont les derniers espaces non cultivés des Hautes Terres de l'Ouest Cameroun, ainsi que les régions basses environnantes, font l'objet n'est pas l'expression directe d'une surpopulation de ces plateaux, mais résulte de l'absence d'une révolution agricole, d'un passage de l'extensif à l'intensif, qui s'accompagnerait obligatoirement d'une transformation de sociétés figées dans des images d'elles-mêmes qui ne correspondent plus à la réalité. Avec l'urbanisation galopante de la région, la scolarisation de la grande majorité des jeunes filles ce système spéculatif et prédateur représente une fuite en avant d'une société qui ne retrouve pas ses jalons traditionnels.

Dans ces conditions la mise en valeur des nouvelles terres ne peut que déboucher sur des reprises d'érosion importante que seul un traitement social peut juguler. Faute de quoi la stabilité d'ensemble des versants et des formations superficielles de l'Ouest-Cameroun est menacée à court terme.

BIBLIOGRAPHIE

- BARBIER JC, - 1976 - Les sociétés bamiléké de l'Ouest-Cameroun, - Trav. Doc. ORSTOM, 53, pp. 103-122.
- BARBIER JC, - 1979 - Opérations de développement et histoire des populations; cas de l'opération Yabassi-Bafang, (Cameroun), - Cah. ORSTOM, Sci. Hum, XVI, 1-2, pp. 129-152.
- BOU TRAIS J, - 1982 - L'expansion des éleveurs Peul dans les savanes humides du Cameroun, - Cah. ORSTOM, Sci. Hum, XVIII, 1, pp. 107-148.
- CHAMPAUD J, - 1983 - Villes et campagnes de l'ouest-cameroun, - ORSTOM, 508 p.
- CHILVER EM, - 1990 - Women cultivators, cows and cash-crops; Phyllis KABERRY's Women of the Grassfields revisited, - preprint, 38 p.
- CHILVER EM, & KABERRY P, - 1967 - Traditionnal Bamenda, Precolonial history and ethnography of the Bamenda Grassfields, Gov. printer, Buea.
- DONGMO JL, - 1981 - Le dynamisme Bamiléké - Yaoundé, CEPER, 2 Tomes, 424 et 293 p.
- DUCOURNAU C, - 1989 - Bafut, un essai de développement autocentré, - TER, Géogr. Univ. Pau, 190 p.
- DUCRET G & FOTSING JM, - 1987 - Evolution des systèmes agraires à Bafou, ouest-Cameroun, rev. Géogr. Cam, 1, pp. 1-18.
- FOTSING JM, - 1990 - Colonisation agricole et évolution de l'élevage sur les pentes des monts Bambouto, rev. Géogr. Cam, VIII, 2, pp. 118-138.
- GAUTHIER D, - 1989 - Connaissances et pratiques agroforestières d'une communauté rurale, Exemple de la Chefferie Bafou (ouest Cameroun), - Dipl. Agro. Trop. ESAT, Montpellier, 77 p.
- GLEAVE N., THOMAS MF, - 1968 - The Bangangu valley; an example of land utilisation and agricultural practise in the Bamenda high lands, - Bull. IFAN, B, XXX, 2, pp. 655-681.
- HURAUULT J, - 1970 - L'organisation du terroir dans les groupements bamiléké, - Etud. rur, 37-38-39, pp. 232-256.
- HURAUULT J, - 1970 - Essai de synthèse du système social Bamiléké, - Africa, 40 (1), pp. 1-24.
- HURAUULT J, - 1975 - Surpâturage et tranformation du milieu physique, L'exemple des hauts plateaux de l'Adamaoua (Cameroun), I.G.N, Etud. photo-Interp. 7, 216 p.

S. Morin, Colonisation agraire

- JACQUES-FELIX, H. - 1950 - Géographie des dénudations et des dégradations des sols au Cameroun, - Min. Fr. O.M., Bull. Sci. 3, 127 p.
- KABERRY PM. - 1962 - Women of the grassfields, A study of the economic position of women in Bamenda (British Cameroon) - London H.M.S.O. 220 p.
- LAUGA C. - 1992 - Quelques réflexions sur les bocages africains à partir de l'exemple Bamiléké, - GRET, Paris, rapport ronéo.
- MORIN S. - 1981 - L'évolution récente et actuelle des milieux naturels au Cameroun central et méridional. Trav. Inst. Géogr. Reims, 45-46, pp. 117-139.
- MORIN S. - 1981 - Les paysages de l'Ouest-Cameroun et leur perception par l'imagerie Landsat, - Rev. Géogr. Cam, 2, pp. 149-165.
- MORIN S. - 1982 - Types d'évolution des versants dans l'Ouest-Cameroun, - Trav. Labo. Géogr. Phys. Appli. Univ. Bordeaux III, 6, pp. 39-95.
- MORIN S. - 1988 - Les dissymétries fondamentales des Hautes Terres de l'Ouest-Cameroun, l'exemple des monts Bambouto, - L'homme et la montagne tropicale, SEPANRIT, Bordeaux pp. 35-55.
- MORIN S. - 1989 - Hautes Terres et bassins de l'Ouest-Cameroun, étude géomorphologique, - Thèse Doct. Etat, Bordeaux, 2 T, 1190 p. 1 atlas, 17 cartes H.T.
- MORIN S. - 1990 - Colonisation agraire, dégradation des milieux et refus de l'innovation dans les Hautes Terres de l'Ouest-Cameroun, Comm. Journ. Géogr. Trop. Bordeaux, 26 p.
- MORIN S. - 1992 - Pays et milieux d'altitude sous l'équateur: les Hautes Terres de l'Ouest-Cameroun, - à paraître Espaces tropicaux, CEGET/CNRS Talence, 27 p.
- NGOUFO R. - 1989 - Les monts Bambouto, environnement et utilisation de l'espace, - Thèse 3^e cycle, Univ. Yaoundé, 349 p. 1 atlas.
- PRADELLES de LATOUR H. - 1991 - Ethnopsychanalyse en pays Bamiléké, - E.P.E.L. Paris, 259 p.
- TARDITS C. - 1980 - Le royaume Bamoun, - Paris A. Colin, 1078 p.
- TCHAWA P. - 1991 - Dynamique des paysages sur la retombée méridionale des hauts plateaux de l'Ouest-Cameroun, - Thèse Univ. Bordeaux III, 400 p.
- WARNIER JP. - 1985 - Echanges, développement et hiérarchies sociales dans le Bamenda précolonial. Stuttgart F. Steiner Verlag, Studien zur kulturen, 76, 323 p.

* *
*

**RESEAU
EROSION**



Référence bibliographique Bulletin du RESEAU EROSION

Pour citer cet article / How to cite this article

Morin, S. - Colonisation agraire, espaces pastoraux et dégradation des milieux dans les hautes terres de l'ouest Cameroun, pp. 112-129, Bulletin du RESEAU EROSION n° 13, 1993.

Contact Bulletin du RESEAU EROSION : beep@ird.fr